

chement et conduits devant le *senor don Matapan*, car *Sans-Nez* ne s'était pas trompé : c'était bien lui qui commandait en chef l'armée indienne.

Le Parisien avait une figure que l'on n'oublie jamais quand on la vue une fois.

L'ex-gouverneur le reconnut à trente pas.

—Eh ! morbleu ! s'écria-t-il, c'est le trappeur *Sans-Nez* !

—La rencontre, pour être imprévue, n'en est que plus agréable.

Et tendant la main, il ajouta en désignant *Bouléreau* :

—Un ami ?

—*Bouléreau*, de la caravane *Lin-court*.

—Très-bien !

—Je le reconnais maintenant."

Et le gros homme tendit son autre main au squatter.

La double étreinte échangée, l'ex-gouverneur fit un signe au soldat qui se tenait à ses côtés portant cette espèce de tuyau de gouttière dont *Sans-Nez* et *Bouléreau* ne s'étaient pas expliqué l'usage.

Aussitôt le soldat porta un bout du tuyau à ses lèvres, et une note vibra, stridente, grave et prolongée.

En appuyant du même coup sur le clavier d'un grand orgue, on eût obtenu à peu près le même son.

A ce signal, toute l'armée cessa son infernal concert.

—On pouvait alors parler avec chance de s'entendre.

*Don Matapan* renoua la conversation.

—Iriez-vous par hasard à *Austin* ? demanda l'ex-gouverneur.

*Sans-Nez* n'entendait pas faire connaître sa situation et celle de ses amis avant d'être parfaitement rassuré sur les dispositions de *don Matapan* et des Indiens.

Il se contenta de répondre :

—Pas positivement.

—Nous sommes en exploration.

—Mais les circonstances pourraient nous déterminer à pousser jusque là."

Puis questionnant à son tour :

—Et vous, *senor* ? dit-il.

—Vous y allez, à *Austin* ?

—Mais oui, mon ami ! mais oui ! fit le gros homme en hochant la tête d'un air de suffisance.

—Je vais faire une visite à mes anciens administrés.

—Et vous le voyez, j'emène avec moi une armée qui, je peux m'en vanter, a un singulier cachet."

Le bonhomme accompagna ces mots d'un fin sourire.

*Sans-Nez* et *Bouléreau* comprirent que *don Matapan* trouvait lui-même que ses soldats étaient ridiculement accoutrés.

Cependant l'ex-gouverneur, tout en causant, avait fait signe aux Indiens qui formaient son escorte de ne plus le suivre ; il gagnait tout doucement de l'avance sur ses troupes, et bientôt il se trouva placé, avec ses interlocuteurs, entre l'avant-garde et le corps de bataille.

De ce point, aucune oreille indiscreète ne pouvait l'entendre.

Il eut pourtant devoir, par excès de prudence, jeter un dernier regard autour de lui pour bien s'assurer qu'il se trouvait à une assez grande distance.

Alors il laissa échapper un éclat de rire qui devait le gêner depuis longtemps, car il se prolongea outre mesure.

Sa grosse bedaine tressautait, il avait des larmes plein les yeux et sa large face prenait des teintes lie de vin.

Enfin l'accès passa.

Et l'ex-gouverneur parvint à prononcer quelques mots entrecoupés de *hé ! hé !* et de

soupirs à souffler une chandelle à trente mètres.

—Drôles, mes soldats, n'est-ce pas ?

—Impayables, hein ?

—Epatants ! fit *Sans-Nez* avec conviction.

—Extrêmement extraordinaires, ajouta *Bouléreau* non moins convaincu.

—Je vais vous raconter tout, reprit *don Matapan*.

—Vous allez juger de mes embarras et des difficultés que j'ai eu à surmonter.

—Vous n'ignorez pas que les *Austinois*, mes anciens administrés, m'ont joué la plus terrible farce que l'on puisse imaginer.

—Nous connaissons l'affaire, dit *Sans-Nez*.

—Ces canailles vous ont couvert de goudron et de plumes, puis vous ont abandonné dans le désert.

—C'est une atroce infamie !

—Une infamie qui leur coûtera cher ! reprit l'ex-gouverneur en relevant la tête d'un air érane.

—Je me vengerai !

—Je mettrai la ville à feu et à sang !

—Ils verront si l'on se moque impunément d'un homme comme moi.

—Belle résolution ! fit *Bouléreau* avec une légère teinte d'ironie qui passa inaperçue.

—Mais se venger de toute la population d'une ville n'est pas chose facile.

—Certes, fit *don Matapan*, je ne pouvais penser à châtier de mes mains six à huit mille coupables.

—Heureusement, j'ai trouvé le moyen d'arriver à mes fins ; je vais vous raconter toute l'affaire.

—Pour prendre la ville, il me fallait des soldats, une armée, n'est-ce pas ?

—Sans doute, dit *Sans-Nez*.

—Eh bien ! reprit l'ex-gouverneur, je suis lié d'amitié avec le sachem *Sable-Avide*.

—Alors je me suis dit : Consultons mon ami et réclamons de lui aide et assistance.

—Mes espérances n'ont pas été trompées.

—*Sable-Avide* a mis non-seulement ses guerriers à ma disposition mais de plus il a recruté des volontaires dans toutes les volontaires dans toutes les tribus voisines.

—Je me trouvais, au bout de trois semaines, à la tête d'une armée de six cents hommes.

—C'était plus qu'il n'en fallait pour rentrer en vainqueur dans ma ville d'*Austin*.

—Nous sommes de cet avis-là, approuva *Bouléreau*, car les *Austinois* n'ont pas inventé la bravoure.

—Mais, continua *don Matapan*, je comptais sur un obstacle presque insurmontable qui surgit tout à coup et menaça de ruiner toutes mes espérances.

—Les *Peaux-Rouges*, apprenant le but de mon expédition, refusèrent positivement de marcher.

—Voilà qui est surprenant, dit *Sans-Nez*.

—Ils ne sont pourtant pas homme à reculer devant le danger.

—Eh bien ! vous vous trompez, reprit l'ex-gouverneur.

—Depuis la dernière défaite que leur a infligé le comte de *Lin-court*, ils s'imagent que le costume européen a des vertus surnaturelles, qu'il protège contre les balles et projectiles, qu'enfin il rend fort et invincible.

—J'ai essayé de combattre ces idées ridicules par les raisonnements les plus habiles.

—J'ai misérablement échoué devant un entêtement que rien ne peut fléchir.

—J'arrivai bien à persuader mon ami *Sable-Avide*, mais lui-même ne parvint pas à changer les croyances superstitieuses de ses guerriers.

—Pas de chance ! fit *Sans-Nez*.

—C'était jouer de malheur.

—J'étais désespéré, reprit *don Matapan*.

—Mais le désir de me venger me tenait au cœur, et je n'abandonnai pas mes projets.

—Bien m'en prit.

—Une idée que je peux, sans me vanter, qualifier de sublime, me vint.

—Je me dis : Si j'habille mes Indiens à l'euro-péenne, ils se croiront tout aussi invulnérables que les adversaires qu'ils auront à combattre.

—Ils trouveront les chances égales et se battront sans qu'aucune crainte superstitieuse vienne affaiblir leur courage.

—Bien raisonné ! s'écria *Bouléreau*.

—Je commence à comprendre.

—Attendez ! continua le gouverneur.

—Je n'en avais pas fini avec les obstacles.

—Je fis part de mon idée à *Sable-Avide*, après un certain souper au *rhua* qui l'avait mis en belle humeur.

—Il m'approuva sans réserve.

Il ne s'agissait donc plus que de trouver des uniformes pour nos troupes.

—C'était le difficile.

—Mais il n'y avait pas à reculer.

—De lendemain, *Sable-Avide* et moi, nous nous embarquons sur le *Colorado*, et quinze jours plus tard nous avons visité tous les magasins d'habillements des deux villes du littoral les plus rapprochées, et que vous connaissez.

—Il nous fallait à tout prix huit cents uniformes : nous les avons trouvés en partie après des recherches et des peines infinies, mais il nous en manquait encore.

—Nous avons acheté tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un costume militaire.

—Dans l'origine, je cherchais à mettre un peu d'harmonie dans mes achats ; mais il me fut impossible de persister.

—*Sable-Avide* trouvait tout bon, beau, superbe.

—Plus la diversité était grande, plus le bariolage était ridicule, plus le sachem trouvait les choses admirables.

—Pour vous donner une idée de ses préférences, il tomba en extase devant ce costume *Louis XIV* dont vous le voyez affublé, et je dus l'acheter.

—Enfin, ne trouvant plus rien, j'appris qu'un directeur de théâtre était dans de très mauvaises affaires.

—J'allai le trouver, et je lui achetai tous ses costumes, y compris les instruments de son orchestre.

—Compris ! s'écria *Sans-Nez*.

—Je m'explique alors cette fureur de musique dont vos guerriers sont possédés.

—Quand le Parisien vit que l'ex-gouverneur avait à peu près épuisé le chapitre des confidences ; il jugea que le moment était venu de parler à son tour.

Il jeta un coup d'œil interrogatif au squatter qui comprit sa pensée et approuva d'un signe.

—*Senor*, commença le Parisien, je ne vous ai pas tout dit sur notre propre situation.

—Permettez, observa *don Matapan*, vous ne m'avez rien dit, absolument rien ; mais j'avois que je ne vous ai rien demandé.

—C'est précisément votre discrétion qui me détermine à parler avec confiance, reprit *Sans-Nez*.

—Sachez donc, *senor*, que nous ne sommes pas seuls dans ces parages.

—*Tomahoe* le *Cacique* est avec nous, ainsi que mademoiselle d'*Éragny* un pirate que nous avons fait prisonnier et converti, plus la femme du géant et une autre fille que j'ai recueillie dans des circonstances extrêmement singulières.

—Où sont-ils ? demanda *don Matapan* avec intérêt.

—Je ne voudrais à aucun prix laisser la